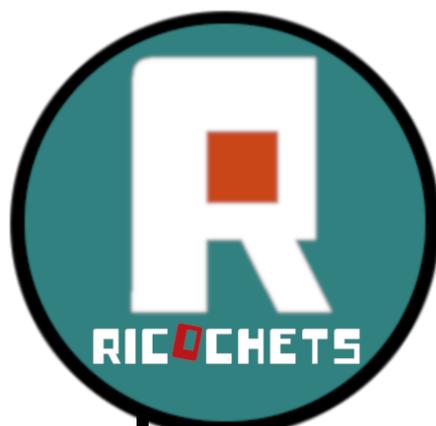


<https://ricochets.cc/A-Athenes-le-gouvernement-conservateur-veut-en-finir-avec-le-quartier.html>



# A Athènes, le gouvernement conservateur veut en finir avec le quartier anarchiste d'Exarcheia

- Les Articles -

Date de mise en ligne : mardi 26 novembre 2019

---

Copyright © Ricochets - Tous droits réservés

---

**Athènes (Grèce), correspondance.**- Ce 17 novembre, le centre-ville d'Athènes, d'ordinaire effervescent, est plongé dans un étrange silence. Il est vite troublé par l'hélicoptère qui survole les longs boulevards désertés. 5 000 policiers, dont de nombreux renforts anti-émeute, sont déployés. En ce dimanche férié, ils guettent la foule qui viendra commémorer le soulèvement étudiant de Polytechnique du 17 novembre 1973, réprimé dans le sang sous la dictature des colonels.

La manifestation annuelle rend hommage aux 24 morts, selon le bilan officiel, de cette journée noire et à la résistance sous la junte militaire, au pouvoir de 1967 à 1974. Redouté des autorités, le défilé a toujours fait office de test social pour les gouvernements de tous bords. Mais cette année, la célébration est aussi l'occasion de marquer la défiance envers le nouveau premier ministre de droite Kyriákos Mitsotákis, du parti Nouvelle Démocratie (ND), qui affiche sa volonté d'un « retour à la sécurité », à la « loi et l'ordre ».

- En début d'après-midi, une première vague rouge et noir, les couleurs de l'anarchie, progresse bruyamment vers le Parlement grec. Suivie de cortèges formés d'étudiants, de communistes du parti KKE ou de la gauche Syriza emmenée par l'ancien chef du gouvernement Aléxis Tsípras. Près de 20 000 personnes marchent jusqu'à l'ambassade des États-Unis, accusés d'avoir été complices de la junte. Ils crient « Pain, éducation, liberté ! », slogan des étudiants d'alors. Adonis Davanelos, cheveux grisonnants, le chantait déjà il y a quarante-six ans. En 1973, il avait 19 ans. Étudiant, il avait passé trois nuits marquantes entre les murs de marbre de l'imposante école Polytechnique, aux côtés de 4 000 camarades.



Inspiré par Mai-68, ils ont résisté « *aux chars de l'armée et aux tirs de snipers depuis les terrasses* », se souvient-il. Mais si Adonis Davanelos est là, ce n'est pas seulement pour le passé. Il s'inquiète de « *la répression* » ambiante, évoque les « *signaux d'alerte* » que constituent pour lui les récentes manoeuvres du gouvernement Mitsotákis. Conformément au souhait de ce dernier, l'abolition de l'asile universitaire qui interdisait les interventions de police dans les facs a été votée cet été par le Parlement, majoritairement à droite. Le 11 novembre, les forces anti-émeute ont ainsi pu encercler des étudiants manifestant dans l'université d'économie à Athènes.

« *Ce gouvernement dangereux réprime trop vite, dit Adonis. Il va comprendre qu'il existe bien une résistance de gauche, même si elle tarde à se réveiller, démoralisée après cinq ans de Syriza, qui a déçu les espoirs placés en elle* », assène l'ancien étudiant. Et il s'inquiète surtout de l'offensive de Mitsotakis contre Exarcheia, qui fut un foyer d'opposition à la dictature.

Au coeur d'Athènes, à quelques kilomètres du Parlement, des irréductibles du cortège, capuche noire sur la tête et

## A Athènes, le gouvernement conservateur veut en finir avec le quartier anarchiste d'Exarcheia

foulard masquant le visage, ont rejoint à la nuit tombée Polytechnique, la forteresse symbolique du quartier. Comme en 1973, les bâtiments sont cernés de forces de l'ordre. La situation n'a pas le temps de dégénérer. La police nasse en quelques minutes les derniers protestataires. Peu nombreux, beaucoup ont été découragés par le vote du durcissement des peines de prison pour violences urbaines. Exarcheia ne s'est pas embrasé, comme cela fut le cas les 17 novembre précédents.

Le quartier s'est forgé une image de bastion rebelle vers 1930 autour de ses universités, qui ont aimanté de multiples librairies, attiré artistes et intellectuels. Surtout, elle a gagné la réputation de fief « anar », épargné, contrairement au reste de la capitale, par le « grand capitalisme ». Diverses cellules anarchistes y ont élu domicile dans les années 1970 et ont pris de l'ampleur après 2000.



Il existe des milliers d'inscriptions sur les murs d'Exarcheia, offrant un caractère unique au quartier alternatif. © Elisa Perriguer

Si certaines restent dans l'ombre, d'autres moins, comme l'initiative anarcho-syndicaliste Rocinante, le mouvement antiautoritaire du Nosotros ou la fédération anarchiste Rouvíkonas. Les banques et les agences immobilières ne tiennent pas longtemps, tout comme les grandes enseignes étrangères. Seules subsistent quelques chaînes commerciales grecques. Les espaces de solidarité et les cantines populaires règnent en maître. Comme les squats occupés par des anarchistes ou des réfugiés installés à partir de 2015.

Sur la célèbre place triangulaire, épicerie d'Exarcheia, les clients des bars voient s'agiter le quartier en fin de semaine, lorsque éclatent des heurts avec la police. Officiellement, et paradoxalement, Exarcheia a voté Nouvelle Démocratie. Mais une large partie de ces électeurs, en majorité des propriétaires, ne résident pas ici. Ce sont les locataires ancrés à gauche, étudiants, expatriés, migrants... qui composent son âme libertaire réputée « jusque dans les villages grecs », plastronne un habitant.

Exarcheia résonne et se lit. Inscriptions, graffitis, affiches..., les humeurs contestataires des différentes époques s'impriment sur ses façades néoclassiques : « L'Otan, dehors », « Non à l'euro », « Rojava, résiste »... L'Histoire ne s'y efface jamais. Aujourd'hui, l'inscription « Acab » (« All cops are bastards », « tous les policiers sont des bâtards ») a recouvert les murs. Car le quartier a aussi ses martyrs. À plus de vingt années de distance, deux jeunes de 15 ans ont été tués par la police.



En 1985, Michalis Kaltezas manifestait. En 2008, Alexandros Grigoropoulos faisait face aux policiers anti-émeute avec un groupe d'amis. Tous deux ont reçu une balle des forces de l'ordre. Alors, depuis, celles-ci cernaient toujours Exarcheia mais ne s'y attardaient pas.

Mais Kyriákos Mitsotákis les a remises dans les rues dès son arrivée au pouvoir en juillet. Le premier ministre a annoncé vouloir « nettoyer » ce lieu. La plupart des politiciens le désignent comme « avaton anomias » - une zone de non-droit, sans règles, sorte de « no go zone ». Une formule alarmiste, selon leurs détracteurs. « *La fin du statut d'anomie [absence de loi - ndlr] est une demande de tous les Grecs. Les habitants d'Exarcheia vivent une situation hors de contrôle. On savait que des gangs avaient des armes mais maintenant ils désarment les forces de l'ordre* », martelait-il, en avril 2019, faisant référence à deux agents désarmés lors d'un raid antidrogue. Kyriákos Mitsotákis peut compter sur l'aide son propre neveu, Costas Bakoyannis, élu maire d'Athènes en juin. Ensemble, ils ciblent les mouvances anarchistes.

### « On laisse pourrir la situation pour légitimer l'intervention »

Yannis Youlountas est membre de l'assemblée du K-Vox, centre social autogéré sur la place Exarcheia et base de Rouvikonas. « *Le groupe était déjà réprimé sous Syriza et la droite a fait du durcissement de cette répression l'un de ses objectifs. Mais Rouvikonas s'est renforcé en novembre, ce qui lui permet de mener plus d'actions, dit-il. Le 17, il en a mené cinq à Athènes avec des tracts, des jets de peinture et à coups de marteau contre des firmes participant à la privatisation du bien commun, pour la défense des travailleurs et contre le racisme d'État.* »



À quelques mètres du centre K-Vox se dresse le bâtiment classique au drapeau rouge et noir des antiautoritaires du

## A Athènes, le gouvernement conservateur veut en finir avec le quartier anarchiste d'Exarcheia

Nosotros. Pour son fondateur Nondas Skiftoulis, 61 ans, « *ce n'est pas la première fois que la police est déployée ici, et le pouvoir ne touchera pas aux squats anarchistes. Michális Chrysohoïdis, le ministre de la protection civile [de l'intérieur... un ancien socialiste qui a eu à quatre reprises ce portefeuille - ndlr] connaît très bien les faiblesses et les capacités de ceux qui sont ici* ». Contactés par Mediapart à plusieurs reprises, les représentants du gouvernement n'ont pas souhaité s'exprimer.

Dans le bar à l'ambiance tamisée du Steki Metanaston, un espace social venant en aide aux immigrés depuis 1997, Yannis Almpanis, 44 ans, un de ses membres actifs, constate que « *faute de s'en prendre aux squats anarchistes, cette droite s'en prend aux immigrés* ». Ces trois derniers mois, il y a eu une douzaine d'évacuations policières très médiatisées de squats abritant des réfugiés. La police grecque a adressé le 20 novembre un ultimatum aux squats résistants, leur donnant quinze jours, jusqu'au 5 décembre, pour évacuer.



Une porte de l'école Polytechnique, au coeur d'Exarcheia. © Elisa Perriguer

Pour l'heure, les évictions des réfugiés n'ont pas été suivies de gros rassemblements de protestation. « *La répression est grande et ces squats-là n'étaient pas très politiques, ce qui provoque encore peu de réactions* », explique Yannis. Selon lui, la crise économique explique la démobilisation : « *Le sort d'Exarcheia est lié à l'évolution de la société grecque. Il y a beaucoup plus d'individualisme, d'exclusion, on y voit désormais des agressions, des vols.* »

Le fléau du quartier est surtout son trafic de drogue, en augmentation. Sur la place arborée, de jeunes vendeurs écoulent, sans être inquiétés, la marchandise de jour comme de nuit. Sous l'oeil de la police et des touristes.

Phedra\* travaille comme serveuse dans l'un des cafés qui bordent la place. « *Exarcheia, ce n'était pas ça, regrette-t-elle. C'était un espace politique et maintenant le trafic prend toute la place. Ce sont des anciens groupes mafieux qui se font la guerre. Mais cela a vraiment progressé ces dernières années. Ils recrutent des sans-papiers pour vendre de la cocaïne, de l'herbe... Ils les utilisent car ils sont vulnérables.* » Quelques arrestations ont eu lieu, mais sans grand résultat. Dans une interview au quotidien conservateur de centre-droit I Kathimerini, le 13 octobre, le ministre de l'intérieur, M. Chrysohoïdis, défend son action : « *La police a attaqué les trafiquants de drogue, vidé les squats, la place est nettoyée. Le message est clair : Exarcheia sera un quartier normal pour ses habitants et visiteurs.* »

## A Athènes, le gouvernement conservateur veut en finir avec le quartier anarchiste d'Exarcheia

Pour Phedra, seules « *quelques petites mains sont arrêtées* ». Révoltée par « *ce spectacle misérable et triste - une police inactive et des touristes qui regardent les jeunes dealers assis en terrasse comme au zoo* », elle songe à démissionner. Elle s'énerve aussi contre le « *cannibalisme social* », une expression qui rend compte de la gangrène affectant le quartier, la division idéologique des mouvements, car, selon Phedra, « *ici, les groupes anarchistes sont divisés* ».

Pour redorer l'image de ce quartier alternatif, « *plusieurs assemblées d'habitants excédés veulent lutter contre ce cannibalisme social et la drogue* », rapporte Dina Daskalopoulou, journaliste à l'Efimerida ton syntagton, quotidien indépendant de gauche. « *Mais personne ne voit la police comme solution. Les résidents disent que le pouvoir encourage le trafic, ajoute-t-elle. C'est une stratégie, on pointe la criminalité, on crée un ennemi interne mais on laisse pourrir la situation pour légitimer l'intervention.* » Pour la journaliste, cela vise à « *encourager la gentrification et le tourisme* ».

Exarcheia fascine en effet les visiteurs. Rue Messolongiou, des touristes étrangers photographient avec leur smartphone la plaque dédiée à l'adolescent Alexandros Grigoropoulos. Le quartier est dépassé par son mythe, d'après Vassos Georgas, mèche grise et tee-shirt noir à l'inscription « Bibliothèque », sa librairie, qui donne sur le square d'Exarcheia. « *Après cet assassinat, ce mythe du quartier [sans police, libre et sans aucune règle - ndlr] s'est davantage répandu et a donné lieu à deux phénomènes, soupire-t-il, les hooligans qui venaient de l'étranger en disant que c'était un pays détruit, on fait ce qu'on veut, il n'y avait plus rien à perdre. Puis, il y a eu la frénésie de l'achat d'immobilier.* »

Vassos a ouvert sa librairie il y a quatre ans pour « *revenir à une époque ancienne, lorsqu'il y avait des débats, des discussions, mais je ressens une profonde solitude. Exarcheia est devenu normal, touristique* ». Selon lui, le nouvel ennemi « *capitaliste* » s'appelle Airbnb. Comme à Barcelone ou Lisbonne, la plateforme a transformé le quartier de manière fulgurante et insidieuse.



Sur les devantures foisonnent les inscriptions anti-Airbnb. « *Beaucoup de gens se sont endettés avec la crise, ils ont vendu aux investisseurs étrangers qui proposaient des prix exceptionnels pour avoir des visas dorés [visa renouvelable en échange de 250 000 euros d'investissement immobilier - ndlr]. On est au Monopoly, il n'y a plus de règles* », dit Tonia Katerini, une architecte qui vit depuis quarante ans à Exarcheia. Les Grecs qui n'en ont pas les moyens sont exclus. Très bas au plus fort de la crise, les prix ont flambé de 35 % depuis 2016.

Pour Petros Kondoyiannis, associé de Vassos Georgas à la librairie, ces phénomènes encouragent la « *dépolitisation* » d'Exarcheia chère aux autorités. « *Elle avait commencé il y a plusieurs décennies avec le déménagement des campus, éloignant les lieux de pensée, les lieux culturels... Airbnb, qui vide le quartier de ses*

## **A Athènes, le gouvernement conservateur veut en finir avec le quartier anarchiste d'Exarcheia**

---

*habitants, c'est le coup final »*, estime le Grec de 44 ans.

Le 6 décembre, comme chaque année, le quartier commémorera la mort d'Alexandros Grigoropoulos. Les autorités appréhendent ce rassemblement traditionnellement houleux, où Exarcheia exprime toute sa colère. « *Ils ont voulu nous enterrer, mais ils ont oublié que nous sommes des graines* », dit Petros Kondoyiannis, citant un proverbe mexicain. Pour lui, la lutte n'est pas terminée.